

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

DOCTEUR VICTOR BALLY

Membre et ancien président de l'Académie impériale de médecine

Par M. le professeur FIORELLI

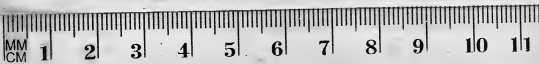
PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS,

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

Rue Hautefeuille, 19.

1866



71
EXTRAIT DU BULLETIN DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.
1866. — Tome XXXI, p. 830.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

DOCTEUR VICTOR BALLY

Membre et ancien président de l'Académie impériale de médecine

Présenter le tableau fidèle de la vie d'un homme de bien est à coup sûr la plus utile leçon de morale qu'il soit possible de donner. Les préceptes théoriques, les assertions dogmatiques, les plus beaux axiomes philosophiques, ne font qu'effleurer l'intelligence sans y laisser de traces; les faits historiques propres à prouver que l'honneur, le dévouement, les sentiments généreux sont les fondements de l'estime publique et du bonheur, gravent avec le diamant dans la pensée et la mémoire la noble tendance au bien, au juste et à l'honnête qui a pour résultat la moralité. La justesse de cette réflexion ressortira tout d'abord de la lecture des phases variées de la vie de notre honorable collègue, M. le docteur François-Victor Bally.

Médecin en chef de l'armée française à Saint-Domingue, ancien président de l'Académie de médecine, chevalier de la Légion d'honneur, décoré des ordres de Saint-Michel et de Charles III d'Espagne, Bally naquit à Beaurepaire (Isère), le 22 avril 1775.

En 1792, après avoir terminé ses études à Grenoble, il entra comme élève dans les hôpitaux militaires, et le mois suivant, il fut attaché aux ambulances de l'armée. Il soutint sa thèse à Montpellier, *sur la gangrène*. Il servit ensuite à l'armée d'Italie, assista à la bataille de Marengo et fut successivement attaché aux hôpitaux de Pavie, de Toulon, puis de

Valladolid et de Portugal. Bally partit pour Saint-Domingue avec le général Leclerc et devint à vingt-sept ans médecin en chef du service de santé civil et militaire de cette importante colonie. Dès lors commença pour lui cette longue série d'études si utiles mais si dangereuses auxquelles il consacra une partie de sa vie, études qui ont pour sujet les épidémies. La fièvre jaune vint décimer notre armée ; Bally se réserva l'hôpital où elle était traitée, et, comme toujours, il se dévoua au service des malades, dont il cherchait à soulager les souffrances et dont il interrogeait les restes pour éclairer l'histoire de la maladie. Il partagea ces périlleux travaux avec le docteur François, qui devint bientôt son intime ami, et qui fut plus tard son compagnon de gloire. Après la capitulation de l'armée, Bally resta pendant quelque temps à la Jamaïque, prisonnier des Anglais ; puis, rendu à la liberté, il revint en France après avoir parcouru la Havane, les Etats-Unis et la Hollande.

En 1805, notre collègue reçut la mission d'explorer les villes du littoral de l'Espagne qui avaient été ravagées par la fièvre jaune. Les faits pratiques qu'il avait observés à Saint-Domingue le rendirent en quelque sorte l'âme de cette commission qui, depuis Barcelone jusqu'à Gibraltar, se livra pendant six mois à des recherches sérieuses, et qui établit qu'en cinq années la fièvre jaune avait enlevé à l'Espagne un million d'individus.

Le docteur Bally voyagea ensuite en Italie, en Angleterre et en France, non pas pour se distraire de ses travaux, mais dans l'intention de recueillir les opinions des médecins qui, ayant eu aussi l'occasion d'observer la fièvre jaune, pouvaient porter quelque lumière sur la contagion et l'importation des maladies pestilentielles. Ce fut alors qu'ayant donné sa démission du grade élevé qu'il avait dans l'armée, il revint à Paris et publia en 1814 son beau travail sur le typhus d'Occident ou *Vomito negro*, ouvrage aussi remarquable par l'érudition que par l'esprit d'observation de son auteur. Ce livre contient une histoire complète de la fièvre jaune depuis l'époque de la découverte de l'Amérique jusqu'à 1812. Il ren-

ferme d'immenses recherches étiologiques, pathologiques et thérapeutiques sur cette affection, dont il constitue encore une des meilleures monographies. L'auteur y défendait, avec une conviction que lui inspirait la sévérité de ses recherches, la nature contagieuse et l'importation du terrible fléau dont il avait si bien étudié l'histoire. Les recherches ultérieures sur ce sujet ne sont que trop d'accord avec les opinions alors professées par Bally.

Dans l'été de 1821, la fièvre jaune envahit Barcelone, ville avec laquelle Marseille et Cette ont des rapports commerciaux si fréquents. Le gouvernement français s'inquiéta à bon droit de ce dangereux voisinage. Il se décida à envoyer en Catalogne une commission médicale, soit pour y observer le mal, soit pour chercher à en apprécier les causes, le mode de production, les moyens préservatifs, et surtout pour établir le traitement que l'on pourrait y opposer.

Le ministre de l'intérieur nomma d'office Pariset, auquel fut adjoint l'infortuné Mazet; mais le gouvernement confia à l'Académie le soin de désigner trois autres médecins pour partager les travaux de ceux qu'il avait nommés. Le choix de l'Assemblée ne put pas être un moment douteux; le nom de Bally sortit le premier de l'urne du scrutin, et l'ancien médecin en chef de l'armée de Saint-Domingue, se rappelant le zèle et le dévouement de François, le recommanda à ses collègues, qui le nommèrent alors membre de la Compagnie et de la Commission instituée pour étudier à Barcelone le fléau qui menaçait la France.

Les services que rendit cette commission célèbre sont connus de tous les médecins et trop oubliés par le public; mais ce que l'on ignore, et ce que l'on ne peut assez dire, c'est l'immense influence que Bally eut sur les travaux pratiques auxquels elle se livra. Pariset, littérateur émérite, se chargea principalement de la correspondance et de la rédaction des mémoires; Mazet succomba bientôt, emportant avec lui l'estime et les regrets des gens de cœur. Un cinquième médecin faisant partie de cette expédition scientifique, revint en France; mais Bally et son ami François restèrent auprès

des malades et ne quittèrent ni les hôpitaux, ni les amphithéâtres; ils ne cessèrent d'entretenir d'honorables et d'utiles rapports avec les médecins espagnols, lesquels ne faillirent pas plus à leur devoir que ne le firent les médecins français.

On s'est demandé si le même homme pouvait être deux fois atteint de la fièvre jaune. Bally en avait été frappé à Saint-Domingue, et il n'échappa point à l'épidémie de Barcelone. Les symptômes du mal eurent chez lui de la gravité. Dès qu'il fut guéri, il recommença ces rudes travaux cliniques et cadavériques qui achevèrent de mettre en lumière les lésions propres à la dysiloëmie ou peste d'Occident. Ainsi, dans les études de la commission de 1824, les observations, les recherches d'anatomie pathologique sont les œuvres de Bally secondé par le docteur François, tandis que les considérations étiologiques, météorologiques, rédigées d'ailleurs avec talent, appartiennent à Pariset.

De retour à Paris, M. Bally fut nommé membre du conseil supérieur de santé, président de l'Académie de médecine, chevalier de la Légion d'honneur et de Saint-Michel, comme il avait été en Espagne fait chevalier de l'ordre de Charles III. La chambre française vota pour lui et pour les autres membres de la commission une pension viagère de 3000 francs pour témoigner de l'admiration que leur noble conduite avait inspirée. Combien ne serait-il pas à désirer que toutes les décorations et les récompenses distribuées fussent aussi dignement méritées!

Mais Bally, comme tous les hommes de cœur et de travail, ne croyait jamais avoir assez fait alors que de nouvelles occasions d'être utile se présentaient. La peste de l'Inde, le choléra, vint en 1832 faire dans nos climats une apparition terrible. Bally, devenu médecin de l'Hôtel-Dieu, y fut spécialement chargé du traitement de cette épidémie, plus désastreuse encore que toutes celles qui l'ont suivie. Il s'acquitta de cette honorable et périlleuse tâche avec le courage et l'abnégation dont, à Saint-Domingue et à Barcelone, il avait donné tant de preuves. Bientôt il fit à l'Académie de médecine de nombreuses et importantes communications relatives

aux faits qu'il avait observés, et ne tarda pas à parcourir une partie de la France pour mieux suivre la marche du fléau qui désolait l'Europe. Chaque fois que la peste de l'Inde reparut dans nos climats, Bally se consacra de nouveau à son étude. Lorsqu'une nouvelle invasion du mal eut lieu en 1865, et alors que plus de quatre-vingt-dix années s'étaient écoulées depuis sa naissance, ce vénérable vieillard, dont l'intelligence et les sentiments humanitaires n'avaient en rien ressenti l'influence de l'âge, ce patriarche médical quitta sa paisible retraite de Villeneuve-sur-Yonne, pour venir offrir ses services à l'administration des hôpitaux de Paris.

En dehors de ses études relatives aux épidémies et à la contagion, M. Bally s'est livré à l'Hôtel-Dieu, sur un nombre considérable de malades, à des recherches spéciales sur des faits essentiellement pratiques, et s'occupa surtout de ceux qui peuvent éclairer le thérapeutique. Sans parler des documents relatifs au suc de laitue vireuse ou thridace, qui lui furent communs avec François, il convient surtout de rappeler ses longues et consciencieuses expérimentations sur l'opium, sur ce médicament trop souvent employé avec incertitude, péril et légèreté. Bally fit voir que les effets de cette substance sur l'organisme sont loin d'être fixes. Profitant des travaux chimiques alors récents sur les alcaloïdes végétaux, il démontra que les proportions des éléments constitutifs de l'opium, variant dans des cas divers, les résultats de son administration devaient sensiblement différer. Employant une multitude de fois, d'une manière isolée, les nombreux éléments chimiques de l'opium qui étaient alors connus, il constata que les effets calmants de cette substance administrée à l'intérieur n'étaient que rarement obtenus, et que le résultat le plus ordinaire de la morphine introduite dans l'économie se réduisait souvent à une éruption et à un prurit très-pénible.

N'ayant guère que la palpation pour se guider, et ne pouvant en conséquence explorer la rate alors qu'elle ne dépassait pas le rebord costal, il suppléa autant que possible par sa grande habitude pratique à des moyens de diagnose plus

précis. C'est lui en effet qui, le premier, découvrit que sous l'influence de hautes doses de sulfate de quinine données à l'intérieur, le corps splénique diminue de volume; bien entendu que l'on n'admit pas tout d'abord la réalité de cette action si remarquable de l'alcaloïde quinique sur la rate. Il fallut un grand nombre d'années pour que le plessimétrisme rendît le fait évident et renversât les oppositions passionnées qui s'élevèrent à cette occasion.

Longtemps et peut-être jusqu'au temps où nous vivons, on a considéré avec Alibert le sulfate de quinine comme un poison, de sorte que certaines personnes ont pensé et croient encore qu'il ne faut donner le sel de quinquina qu'en de faibles proportions, et de cette préoccupation d'esprit résulta que, sans effet utile, on donne par petites doses des masses énormes de sulfate de quinine, tandis que si l'on en eût fait prendre beaucoup moins, mais en grande quantité d'un seul coup, on aurait ramené la rate à ses dimensions normales, et par conséquent fait passer la fièvre; or, c'est à Bally que l'on doit la connaissance de l'innocuité du sulfate de quinine alors qu'on ne l'administre pas à des doses énormes.

Non-seulement notre collègue étudia ainsi l'action de l'opium et de la quinine, mais il se livra à des investigations suivies sur la plupart des médicaments réputés très-actifs, comme les narcotiques, les antispasmodiques, et il constata que le plus grand nombre d'entre eux sont loin d'avoir l'efficacité thérapeutique qu'on leur accorde généralement. Aussi résulta-t-il de ses études persévérantes que Bally finit par donner en général la préférence aux médications hygiéniques sur un thérapeutique hasardé et trop souvent employé par un empirisme fantastique et dangereux.

Bien au-dessus de ces rivalités mesquines qui dégradent trop souvent les médecins. Bally, en 1833, alors qu'il était chargé d'un service nombreux à l'Hôtel-Dieu, ne craignait pas de le partager avec un de ses confrères qui, relégué depuis huit ans à la Salpêtrière, ne pouvait s'y livrer à des études cliniques et thérapeutiques sur les maladies aiguës, et lui donna ainsi les moyens de se livrer à des travaux suivis

qui eurent pour résultat les traités de médecine pratique et de diagnose. Un tel exemple de désintéressement et d'abnégation, donné par amour pour la science et par le désir d'ouvrir plus largement, à un médecin travailleur que l'on aimait, la carrière de l'enseignement, est bien rare, et il y a bien lieu de redouter qu'il trouve peu d'imitateurs.

L'amour de la science qui ne cessa de diriger Bally, la considération générale qu'on avait pour ses travaux, pour les services qu'il avait rendus et pour son honorable caractère, lui firent décerner dans la plupart des sociétés savantes qui s'étaient empressées de l'admettre dans leur sein, ainsi que dans les congrès médicaux qu'il se plaisait à fréquenter, les honneurs de la présidence. Aussi affectueux pour ses confrères que tolérant pour leurs opinions, ne cherchant que des occasions de leur être utile, il savait démêler les fils tortueux de l'intrigue; passionné, mais prudent alors qu'il s'agissait de défendre ce qu'il croyait juste et honnête, oubliant les services qu'il avait rendus, fidèle à l'amitié qu'il ne donnait pas légèrement, il vieillit en conservant toujours cette vigueur de pensée, cette intelligence d'élite, qui jamais ne lui firent défaut. L'intérêt de l'humanité était la loi qui le dirigeait; il ne s'occupait guère de lui, mais beaucoup des autres.

Toujours préoccupé de la dignité de la profession médicale, il gémissait de l'infortune qui pesait sur la vieillesse d'honorables confrères; aussi faisait-il partie des associations appelées à les secourir. On le vit encore, il y a peu de temps, rédiger un splendide projet pour l'édification d'une maison de retraite destinée aux anciens praticiens nécessiteux, sorte de palais auquel il donna le nom de Panthéon médical et dont il fit graver le dessin, qu'il avait tracé lui-même.

Lorsque l'âge vint à user cette organisation si belle, lorsque son corps se courba, lorsque ses membres commencèrent à difficilement le supporter et que ses pas devinrent incertains, lorsque sa tête, qui ne s'était pas courbée devant l'injustice ou le pouvoir, fléchit sous le poids de près d'un siècle, il voulut, avant de s'endormir pour la dernière fois, s'entourer d'une famille qu'il chérissait et dont la tendre affection lui avait

permis de supporter sans mourir la perte cruelle d'une épouse dévouée qu'un terrible accident lui arracha. Le soleil, ou plutôt encore l'amour pour les siens l'appela dans le Midi. Mais, à peine rendu à Salon, il s'éteignit malgré les soins d'un neveu, médecin comme lui, portant le même nom que son père adoptif, et digne à tous égards de cet honorable nom de Bally, nom qui est inscrit dans les fastes de la science comme il l'est dans les plus chers souvenirs des membres de cette Académie.

M. Bally a publié :

Opinion sur la contagion de la fièvre jaune, 1810, in-8. — *Traité du typhus d'Amérique ou fièvre jaune*. Paris, 1814, in-8. — *Rapport présenté à S. Exc. le ministre de l'intérieur sur la maladie de Barcelone*, 1822, in-8. — *Rapport au Conseil de santé sur la fièvre qui a régné au Port-du-Passage*, 1823, in-8. — *Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne et particulièrement en Catalogne*, avec MM. François et Pariset. Paris, 1823, in-8. — *Effets thérapeutiques de la morphine (Mémoires de l'Académie de médecine, 1828, t. I, p. 39)*. — *Considérations pratiques sur les fièvres intermittentes et sur l'emploi du sulfate de quinine*, 1833, in-8. — *Études sur la choladrée lymphatique ou choléra indien et sur la fièvre jaune*. Paris, 1833-1856, 2 parties, in-8. — *Études sur les eaux thermales de Lamothe-les-Bains, près Grenoble*. Paris, 1844, in-18. — *Mémoire sur les forces vitales, sur les indications et contre-indications de la saignée, et réflexions sur le scorbut*, 1846, in-8. — *Étude sur la choladrée lymphatique (Mémoires de l'Académie de médecine, 1846, t. XII, p. 152)*. — *Maladies épidémiques et endémiques des bords de la Méditerranée (Ibid., 1849, t. XIV, p. 189)*. — *Le voyage d'Horace à travers les marais Pontins, considéré spécialement sous le point de vue médical*, in-8. — *Lyon à l'occasion de la maladie asiatique*, 1850, in-8. — *Topographie médicale d'Angers*, 1850, in-8. — *Considérations sur la rage*, 1850, in-8. — *Documents et mélanges publiés à l'occasion de la maladie asiatique introduite dans les États romains et les Alpes dauphinoises*. Paris, 1855, in-8. — *Projet d'association médicale. — Notice historique sur la vie et les travaux du docteur Villar, membre de l'Institut*. Grenoble, 1858, in-8 de 56 pages. — *Vie morale, politique et littéraire du comte François (de Nantes)*, 1860, in-8. — *Mémoires divers dans le Bulletin de l'Académie de médecine, la Revue encyclopédique et la Revue médicale sur les forces vitales, la saignée, le scorbut, etc.*